Document generated on 05/01/2024 2:51 a.m.

Liberté

Un chapitre de suggestions sur la poésie

Robert Mélançon

Volume 25, Number 6 (150), December 1983

Un quart de siècle de liberté

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30660ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mélançon, R. (1983). Un chapitre de suggestions sur la poésie. *Liberté*, *25*(6), 58–69.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ROBERT MÉLANÇON

UN CHAPITRE DE SUGGESTIONS SUR LA POÉSIE

à Jean-Luc Gautier

Ecrire est un travail sur soi autant que sur les mots: «disparition élocutoire du poète», oui, mais aussi sa naissance.

*

Le silence se trouve partout dans un poème: à son principe, dans son mouvement — si tumultueux qu'il soit — et dans sa chute. Contre le bruit indécis, informe, universel. La prosodie établit ce silence. Il devient alors possible d'écouter.

*

La poésie ne vise à rien parfois qu'à se produire.

*

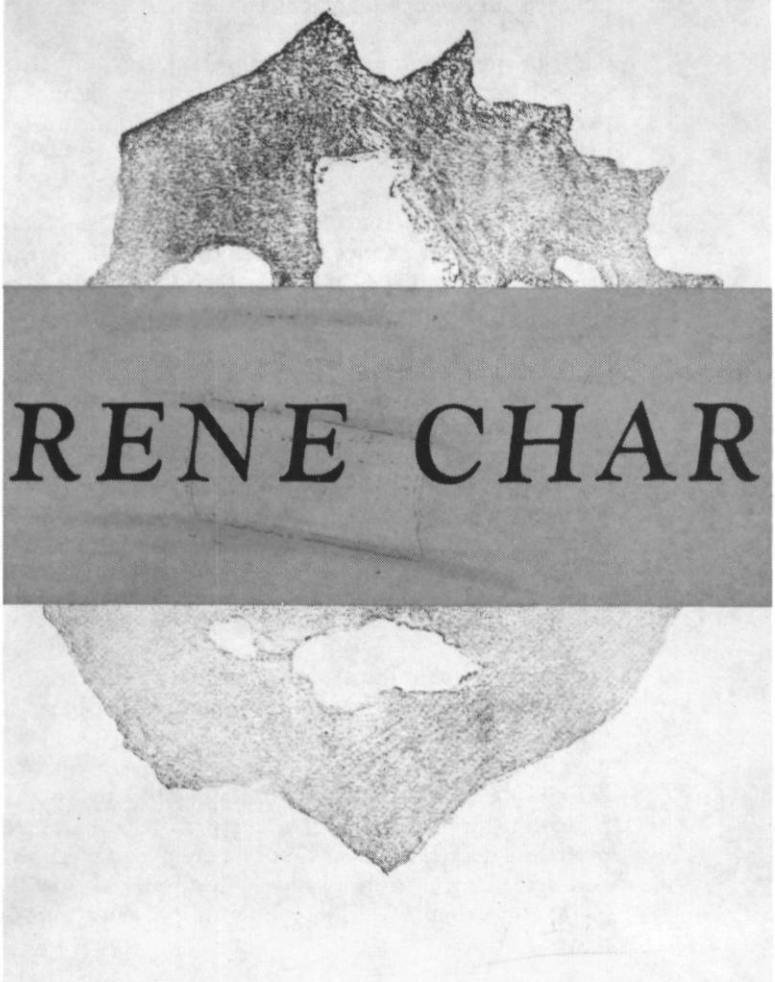
En écrivant, je deviens le serviteur de «mon» texte, qui n'a pas à me plaire, à m'exprimer, à rendre mes goûts et mes humeurs. Je dois accepter qu'il ne soit pas à mon image, et en apprendre les leçons. Autrement, à quoi bon? Il faut écrire contre soi.

*

Un poème arrive dans une tempête de tout l'esprit. Cette invasion n'exclut en rien le travail, l'acharnement à brasser d'infâmes tas de mots; seul celui qui s'y prépare interminablement peut recevoir ce don — mais le travail n'assure rien, il peut rester stérile. D'où cela vient-il? Les Anciens disaient: des Muses, d'une voix divine qui se saisissait du poète pour se faire entendre à travers lui. On dit le plus

Juillet 1968

liberté



RENE CHAR

souvent aujourd'hui: de l'inconscient. Ce pourrait n'être qu'un autre mythe, et réducteur en ce qu'il entraîne infailliblement qu'on considère la poésie comme une manifestation morbide: un délire ou un dérangement bénin, qu'il n'est pas nécessaire de soigner, qu'on honore assez paradoxalement par quelque survivance d'anciens usages mais qu'il n'y a pas lieu de prendre au sérieux. Un poète est aujourd'hui un peu comme l'idiot du village: un innocent qu'on laisse se promener parce qu'il ne fait de mal à personne, qu'on entretient parfois, mais dont on ne peut rien attendre de sensé.

*

Un poème exerce un pouvoir d'abord sur son auteur, puis, par chance ou par hasard peut-être, sur son lecteur éventuel si celui-ci se trouve bien disposé. Dois-je accepter ce filet de charmes où je me prends moi-même?

*

Ecrire n'est pas une vocation. Nul n'est appelé à exprimer pour tous ce qui resterait autrement informulé. Cette tâche, tu te l'assignes à toi-même, sans que personne te le demande. Par conséquent, personne ne t'en devra la moindre reconnaissance. Un lecteur sera-t-il touché par une de tes pages, c'est toi qui devras le remercier de te montrer que ton travail n'est pas tout à fait vain.

*

Les dieux sont morts, le firmament s'est vaporisé, tout est devenu ce qu'on appelait naguère «ici-bas». Il n'y a, à vrai dire, plus de cosmos sensible — tout au plus une algèbre. Si la poésie aspire à la connaissance, elle ne trouve plus son fondement dans l'expérience du monde. Elle reste sans preuve, sans autre ressource que de risquer. Ce qui a été perdu n'est pas l'au-delà. L'aspiration infinie de la poésie, sa nostalgie et son projet, c'est l'ici même, la présence immédiate.

*

La réflexion sur la poésie risque d'en devenir le succédané. D'où les poèmes sur la poésie, généralement plats.

*

Il arrive qu'écrire apaise; c'est aussi une thérapie, mais accessoirement, et comme par surcroît. La poésie n'accorde quoi qu'il en soit qu'un répit, parce que c'est de vivre qu'on souffre — si toutefois ces mots ne jurent pas et s'ils disent autre chose qu'une fatigue, une illusion qu'un peu de repos dissiperait (mais qu'est-ce qui donnerait ce repos?). J'imagine que si je n'en restais pas aux rudiments, écrire ne m'apporterait plus aucun réconfort. Que j'écrive un poème digne de ce nom, il échappera à mes tourments et à mes joies, à mes passions, à mes intérêts, à mes préférences et à mes dégoûts, à mes plaisirs. Une œuvre achevée est un acte qui s'épuise dans sa propre manifestation; elle n'appartient à personne.

*

Je ne sais pas si la poésie, prise qu'elle est dans le langage, peut atteindre à cette puissance impersonnelle que la musique parfois laisse entrevoir. Elle doit néanmoins y tendre, quitte à courtiser sa fin.

*

Chacun sans doute porte en lui-même un chant qu'avec un peu de chance et de persévérance il peut fixer en quelques vers: le sempiternel premier recueil. Ensuite seulement commence la poésie. On s'est désencombré.

*

Tout ce qui compte se trouve peut-être en deçà ou au delà des mots; la poésie tenterait de passer outre, pour ne pas en désespérer.

*

Un poème ne veut persuader de rien. Il cherche une langue qui atteigne à la transparence, dont le sens serait immédiat comme celui de la musique.

*

A quoi bon des poètes dans une société de surabondance, tout entière adonnée à l'accumulation du superflu, sinon pour faire un peu de vide, pour réinventer un espace?

*

La nuit, calme. J'éprouve l'énorme silence du monde. Aucun bruit dans la maison, aucun bruit dehors. Cette qualité des nuits de semaine l'hiver: un silence presque absolu. Cela aussi, c'est «le monde». L'immobilité de tout, du moins ce que je ressens comme un engourdissement, une mort universels. Le désert intérieur, l'indifférence sans espoir ni désespoir dans laquelle il m'arrive de tomber, je devrais à cette heure l'appeler «accord avec le monde» si je ne répugnais pas à projeter mes sentiments dans la réalité objective — on en tire des effets pathétiques, faciles, et faux.

Quel poème dirait cela avec justesse? J'ai essayé dans *Territoire*, qui est une niaiserie sans nom: pathos, trémolo, artifices emphatiques, c'est un catalogue de tout ce qu'il fallait précisément éviter. J'y suis tombé, je crois le voir maintenant, en cédant au besoin de me délivrer. Il m'est arrivé (durant quelques mois, quelques années, je ne sais plus) une sorte de nuit intérieure ou d'abandon. Je ne veux pas m'appesantir sur des circonstances somme toute banales et peu intéressantes. N'importe, je devais tenter d'en sortir, on ne supporte pas indéfiniment de s'affaisser. Je ne sais à peu près rien faire qu'écrire, et je ne m'étonne pas d'avoir voulu expulser cette mélancolie en écrivant. Seulement, je n'aurais pas dû m'imaginer que ce que j'écrivais pouvait devenir de la poésie. Les accidents de la vie intérieure sont une matière vile, trop informe pour qu'on l'élabore, trop étroitement subjective pour qu'on la propose à la considération des autres. Ce sont les déchets de l'esprit, auxquels il n'y a pas lieu de s'arrêter.

Comment pourrais-je rattraper maintenant ces pages que j'ai eu la faiblesse imbécile et la vanité de publier quelques mois seulement après en avoir tracé

les derniers mots? Tous les délais m'impatientaient, j'ai pressé l'éditeur avec une hâte suspecte. Se faire imprimer est une sanction qui ne pardonne pas, on ne peut plus rien arrêter ensuite. La plupart des «poètes» s'imaginent que leurs livres sont mal diffusés: essayez donc de reprendre celui que vous avez lâché! Et il va toujours se trouver des gens pour vous dire que «c'est très bon» (pourquoi? ils n'y connaissent rien? ils ne veulent pas vous froisser?), même que vous n'avez «rien fait de mieux» (ceux-là, sans doute, sont de froids insulteurs). Je sais que *Territoire* est un échec, un faux. Que je l'aie écrit avec «sincérité» n'y change rien; c'est aggraver l'erreur par l'absence de toute réserve.

Je ne peux pas mettre cette plaquette à la corbeille comme si elle était restée manuscrite. Alors? la refaire? tenter d'en corriger les plus flagrantes erreurs faute de pouvoir la déchirer? Ce serait sans doute pire. Qu'au moins je la rature symboliquement ici, si cela peut se faire sans pose.

*

Ce qui s'affiche sous le nom de poésie ne vaut presque jamais qu'on s'y arrête: provocations puériles qui n'ont de sens que publicitaire, avant-gardes subversives subventionnées par les organismes publics, déversement de poubelles, sentimentalité niaise, narcissisme, bric-à-brac pompeux, paquets de signes. Le public a raison, qui s'en désintéresse.

*

Qu'est-ce qu'un poème? Un assemblage de mots dont la lecture procure un plaisir physique et spirituel, intellectuel, affectif et moral à la fois. D'une part, la superposition des lignes parfaites, ou vers, dans lesquelles il semble que les mots, pour une fois nécessaires, ne pourraient pas être disposés autrement; d'autre part, le sens qu'ils portent, qu'on peut saisir plus ou moins clairement, partiellement ou dans toute son étendue, selon l'attention qu'on apporte à la lecture. Un poème est un mixte de qualités sensibles et abstraites, à la fois une présence et le

véhicule d'une signification qu'on doit s'efforcer de comprendre de la même manière que celle de tout autre texte.

Ronsard recommande à l'apprenti auquel il destine son *Abrégé de l'Art poétique français* d'avoir «en premier lieu les conceptions hautes, grandes et belles», «car le principal point est l'invention»; ensuite de se préoccuper de la «disposition» ou «ordre des choses inventées»; enfin de travailler à «l'élocution», c'est-à-dire à la «propriété et splendeur de paroles bien choisies et ornées». Je cite un peu longuement ce texte (qui n'a rien d'exceptionnel et qui reprend des vues naguère très banales) parce qu'il n'hésite pas à distinguer ce que nous appellerions le contenu, le plan et le langage d'un poème, et qu'en cela il contredit (je souhaiterais écrire: réfute) la théologie ténébreuse qui nous tient lieu de poétique.

Il faudrait croire aujourd'hui qu'un poème échappe aux contraintes du langage, qu'il «transgresse» le «code», qu'il «subvertit» la «norme», qu'il «fonctionne» selon un mode différent, non: «radicalement» «autre», et que les mots n'y portent pas un sens mais, par on ne sait trop quelle opération magique, qu'ils en «produisent» indéfiniment. Cette «productivité» reste invérifiable; elle relève de l'ineffable et appelle en quelque sorte un acte de foi, presque une conversion. Le lecteur devrait pour ainsi dire entrer en transe: «un poème est ce qui inspire bien plus que ce qui est inspiré». Il devrait retourner infatigablement des pelletées de signifiants où grouillent et s'esquivent des choses obscures, innommables. Il devrait à tout prix éviter de préciser la figure de ce qu'il entrevoit — qu'il le devine confusément ou qu'il l'invente, qu'à cela ne tienne. Il devrait surtout repousser la moindre lueur d'intelligence, rameuter toutes les contradictions susceptibles d'obscurcir un mystère de quelques syllabes.

A ce compte peuvent s'imposer des mystiques de pacotille, qui promettent on ne sait quelle «révélation» sans contenu et qui prétendent donner pour «l'indicible» de monotones oxymores, une médiocre

rhétorique de l'emphase. Nous avons décrété que le poète est un «voyant», un «porteur de feu», que ses strophes ne tendent à rien de moins qu'à «l'explication orphique de la Terre». Mais aucun dieu ne parle à travers lui, nulles Muses ne lui dictent ses oracles, nous avons fait justice de ces enfantillages. Mais nulle étude, nul métier longuement maîtrisé ne permet le calcul de ces révolutions verbales, c'est trop poussif, trop laborieux, niaisement bourgeois. C'est le langage qui remue — nous lui avons «cédé l'initiative» — et qui dévale, «en l'absence de tout contrôle de la raison, de toute visée esthétique ou morale», automatique et infaillible.

*

Il faudrait enlever ce qui cherche à raccrocher le lecteur, éloquence ou explication, dire exactement, sans plus. Celui que cela concerne comprendrait.

*

Par une singulière illusion d'optique on croit aujourd'hui l'artiste plus solitaire qu'il ne le fut jamais. Dans une société tout entière vouée au commerce et à la publicité, dans laquelle tout et n'importe quoi est reçu, tout de suite consommé, ce n'est pas d'être laissé seul que souffre l'artiste mais d'être jeté dans le tas.

*

Pourquoi ne parlent-ils de la poésie qu'avec un air de componction? Pourquoi ne prononcent-ils les mots «poète», «poème», «poésie», qu'avec emphase? C'est une affectation de chanoines plus très sûrs de leur foi, et qui se raccrochent au rite.

*

Il y a un usage moral de la critique littéraire: apprendre à ne pas se payer de mots, à redresser ceux qui se sont égarés. C'est le poète qui en a le plus besoin parce qu'il risque plus que tout autre de se prendre à ce qu'il écrit. Rien de plus aisé: on cède à l'entraînement de quelques mots. Dans combien de poèmes n'y a-t-il guère plus que cet entraînement? Ecrire pourtant peut devenir un effort de lucidité, le

mouvement de l'esprit qui s'efforce à la justesse et à la justice. Cette lucidité n'exclut nullement l'émotion, elle aime la vérité qui est aussi, à sa façon, une émotion.

On peut écrire, par exemple, pour résister à l'effondrement intérieur, aux chimères de la mélancolie. Humeur noire, humeur rose, ce ne sont jamais que des humeurs, l'une ne vaut guère mieux que l'autre. Certes le monde peut prendre un visage sinistre, et il y a des raisons de souhaiter en finir, comme il y en a de vouloir durer sans fin, de persévérer éternellement dans l'être — raisons mauvaises dans l'un et l'autre cas, par manque de mesure. Ecrire, ce peut être de chercher à leur échapper, à trouver le ton juste, ni au-dessus ni au-dessous de la vérité, laquelle n'est jamais tellement grandiose ni tellement misérable.

Et si toute poésie lyrique devait comporter, secrète peut-être mais active, une part d'ironie?

*

L'existence qu'on se fait lorsqu'on écrit porte en elle-même sa propre justification. On n'écrit peut-être pas pour d'autre raison que cette vie profonde qu'implique un dessein subtil, longuement, méthodiquement poursuivi.

*

Les anciens arts poétiques s'ouvrent tous par un chapitre qui fait au poète un devoir de se purifier. Les nôtres ne proposent plus que des techniques, des recettes — «le dérèglement de tous les sens», «céder l'initiative aux mots», «l'écriture automatique», quoi encore? — quand ils ne se réduisent pas à des déclarations creuses sur «la voyance», «l'écriture», «la subversion». Serait-ce que nous ne savons plus ce qu'est la poésie, que nous n'en fabriquons plus que des simulacres?

*

Si le sens d'un poème était réellement indissociable de sa forme, on ne pourrait pas le traduire, même imparfaitement. Certains ne peuvent l'être; ce sont les moins intéressants dans leur langue d'origine, les plus ténus, des dentelles de syllabes.

*

Aucune œuvre ne me «justifierait» — l'idée, finalement, serait sans doute aussi comique que la façon de le dire. Quoi que j'écrive, mon destin au bout du compte ne s'en trouvera pas changé: je n'en resterai pas moins le produit d'une suite invraisemblable de hasards, et j'irai au trou à la fin. Et toute œuvre, quelle qu'elle soit, ira aussi au trou tôt ou tard — rien n'est plus vain, plus fou, plus baroque que de confier ce qu'on écrit à la postérité. Entre-temps, dans la durée limitée qui m'est allouée, écrire peut me donner forme. Et puis: «tout périra, ô Robert Mélançon, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière» — ça va, j'ai compris, mais là n'est pas la question. Cette question, c'est: que faire ici et maintenant? comment vivre, tout de suite? Il m'arrive de douter qu'écrire m'apporte le moindre commencement de réponse.

*

Travailler chaque jour? Sans doute, mais cela ne signifie en aucune façon qu'on écrive toujours. Des exercices, oui, qu'il faut garder par devers soi un temps et jeter dès qu'ils ne servent plus. Ecrire peu, en pesant chaque mot pour que chaque mot pèse, pour arriver, si on a de la chance, à quelques pages nécessaires. Un texte nécessaire change celui qui l'écrit, et il pourra changer celui qui le lira. Le reste est bavardage s'il n'a pas d'utilité précise.

*

Il est légitime de vouloir écrire des poèmes. C'est une ambition dérisoire et mégalomane à la fois de se vouloir «poète».

*

Il ne porte pas à conséquence que ce soit tel ou tel qui pense ceci ou cela. Seul importe que ce qui est pensé soit juste: il n'y a pas de vérité pour l'un qui soit une erreur pour les autres. De même, est-il si important, exclue la vanité, que ce soit moi ou un autre qui écrive tel ou tel poème? S'il est bon, il est à tous, il n'appartient à personne en particulier.

*

On écrit d'abord pour soi, à moins d'en faire un métier comme n'importe quel autre — qu'il n'y a aucune raison de mépriser: cordonniers, professeurs, épiciers, avocats, vendeurs d'aspirateurs, auteurs de best-sellers, il en faut, ce sont d'honnêtes occupations. Mais on aurait besoin d'un autre nom. Ce qui sépare l'écrivain de ceux qui seulement font des livres, c'est qu'il devient son propre lecteur: écrire est un effort pour élucider la réalité, et l'écrivain, quels que soient les résultats de cet effort, en est le premier bénéficiaire. Ce texte dans lequel je me trompe, ce poème que je vais déchirer sans le donner à lire à quiconque, il m'apprend quand même une erreur que je n'aurai plus à refaire si je sais en tirer les leçons.

Mais on n'avance à rien si on ne cherche pas la sanction des autres. Non qu'on ne soit bon juge de ce qu'on a fait, il suffit d'attendre (quelques années, quelques mois, parfois quelques jours suffisent) pour juger de son texte aussi froidement que du brouillon d'un inconnu, si on ne se ment pas à soi-même volontairement. Il faut la réponse des autres pour découvrir ce qu'on a vraiment fait: des lecteurs (il n'en faut pas beaucoup, mais il en faut, y compris des inconnus) vont renvoyer le texte enrichi et décapé, amplifié et appauvri à la fois, autre qu'on croyait l'avoir fait.

Il entre quelque vanité dans le désir d'être lu: on attend des réactions d'amis, on espère des lettres de ceux à qui on a envoyé un exemplaire (oubliant qu'on ne répond pas toujours soi-même aux envois qu'on reçoit), on cherche des articles dans la presse. Mais elle s'épuise très vite: on ne prend aucun plaisir à de plats éloges, qui n'apprennent rien; on en vient presque à souhaiter plutôt un éreintement qui toucherait juste.

*

Les poètes se croient tenus désormais de déclarer qu'ils écrivent tout le temps, que leur vie n'aurait pas de sens s'ils n'écrivaient pas. Il faut résister à cette sacralisation de l'écriture, qui a pour conséquence

paradoxale de la réduire à un ersatz de religion, à une psychanalyse sauvage, bricoleuse. Balzac travaillait sans répit, comme personne d'autre peut-être ne l'a fait, pour achever *la Comédie humaine;* l'aurait-il menée à terme qu'il aurait peut-être cessé tout à fait d'écrire. Comme Shakespeare, retiré à Stratford où il s'était acheté une belle maison vers la fin de la quarantaine, jugeant sans doute son œuvre faite — et qui serait assez sot pour dire qu'elle ne l'était pas? Comme Rimbaud, partant chercher fortune en Afrique après le point final des *Illuminations.*

*

Un poème est grand s'il ne se laisse pas oublier. On peut en perdre tous les mots, presque tous les mots, les travestir de pauvres substituts, et conserver intact tout son pouvoir: celui-ci s'impose toujours par des mots, mais il vit ensuite de sa vie propre.

*

On doit rester tout à fait libre d'écrire. Ce qui a pour conséquence qu'on ne cherchera pas à vivre de sa plume (sinon par accident, parce que tel livre qu'on a fait a trouvé une masse de lecteurs), sans quoi on est immanquablement conduit à publier plus qu'il ne faudrait, à écrire même lorsqu'il vaudrait mieux s'abstenir. On finit par viser au plus bas pour vendre, parce qu'on s'est placé dans l'obligation de vendre. Il faut ou bien être indépendant de fortune (riche ou sachant vivre frugalement) ou bien gagner sa vie comme tout le monde et se débrouiller pour écrire en sus. Cette nécessité rend plus difficile le métier d'écrivain, ne serait-ce que pour cette raison qu'on ne dispose pas de tout son temps. Mais elle a l'avantage immense qu'on n'échappe pas alors à l'existence commune, la seule digne d'un artiste, la seule susceptible de nourrir une œuvre vraie.

*

On écrit un poème pour qu'il échappe à la subjectivité à l'intérieur de laquelle il se forme.